

suprême qui veille sur lui ; ce que l'Écriture sainte appelle d'un mot sublime : L'Esprit qui fait crier : mon Père. « *Et spiritum clamantem : Pater* (2). »

Mais, s'il est peut-être bon de traverser l'école de Lucrèce, il est sage de ne point s'y attacher. Notre siècle honore les traductions en vers d'un de ces éloges qui impliquent l'estime, mais excluent l'admiration. Qui lit aujourd'hui la traduction des Géorgiques de Delille, si vantée et si digne de l'être ? On répète la louange, mais on se dispense d'en vérifier les titres. Lucrèce lui-même a trouvé dans l'académicien de Pongerville un traducteur correct, élégant, souvent heureux. Je ne sache pas que beaucoup de lecteurs aient eu la tentation de comparer la traduction de Pongerville à celle de Sully-Prudhomme. Il en est de ces essais comme d'un exercice d'escrime où l'on n'a qu'un seul but : faire montre de sa force. La preuve faite, il est superflu de la prolonger.

Et, cependant, il y aurait un petit problème littéraire à soulever par la comparaison de ces deux traductions de Lucrèce. Toutes deux sont de l'excellent français et n'appartiennent pas cependant à la même langue. La version de Sully-Prudhomme peut servir à mesurer l'espace franchi par notre vocabulaire poétique. Quoi donc ! en notre siècle, où tout se transforme, la langue elle-même, non seulement dans son audacieuse initiative d'expression des pensées nouvelles, mais encore dans le travail de traduction des pensées d'autrui, a-t-elle donc parcouru une odyssee dont les étapes puissent être constatées ? Cela est incontes-

---

(2) *Ad Galat.*, IV, 6.